
M A N U S C R I T

***LE SAUT DU CASCADEUR
ET AUTRES EXEMPLES DE CONFIANCE***

d'Anna Karaba

traduit du grec par Anne Dimitriadis et Myrto Gondicas

cote : GRE18D1134

année d'écriture de la pièce : 2015
année de traduction de la pièce : 2018



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

Personnages

L'athlète, *puis* le cascadeur

L'ex-entraîneur

L'endodontiste

La nounou

Lèla (pour les amis), *elle joue aussi* la manucure, l'assistante de l'endodontiste, la pianiste

Le bébé (qui s'exprime uniquement par des cris)

L'athlète anonyme, *elle joue aussi* le patient (sans visage, on ne perçoit de lui que ses mains et ses cris)

La pianiste-musicienne (personnage muet)

Lèla, la manucure, la pianiste et l'assistante de l'endodontiste sont un seul et même personnage qui apparaît sous différents noms dans la pièce.

Dans les scènes où Lèla joue du piano et ne parle pas, c'est la pianiste-musicienne – musicienne et non comédienne – qui joue, toujours dos au public.

Lieux

Chambre d'hôtel, entrée d'immeuble, cabinet dentaire, gradins vides, stade planté de gazon, chambre de bébé avec piano à queue, le ciel.

1. L'endodontiste

Au cabinet dentaire.

L'endodontiste est debout, penché sur le fauteuil du patient. Son assistante est de l'autre côté du fauteuil, face à lui. Tous deux portent des gants chirurgicaux. Le patient est dos au public. Il porte une blouse bleu électrique (il porte la même, qu'il joue l'athlète anonyme ou le patient). On ne voit que ses mains.

L'ENDODONTISTE. — Je suis chirurgien-dentiste. Pas dentiste. Pas un simple dentiste. Vous êtes au bon endroit. Dans votre cas un simple dentiste n'aurait pas pu vous aider. Il vous faut un avis médical absolument clair. Parce qu'il n'y a pas d'entre-deux. Pour nous. Les endodontistes. Ni pour votre dent. Ou elle est vivante ou elle ne l'est pas. Elle est morte ou elle est en vie. Donc cariée. Si elle est dévitalisée, elle ne fait pas mal. Si elle fait mal, elle réagira au test de vitalité. Que nous sommes les seuls à pouvoir faire. Grâce à notre long apprentissage... et à ça (*il montre un instrument*). Nous, elle ne peut pas nous rouler, même si on le voulait. La dent. C'est pas pareil. Il y a deux possibilités. Soit elle est vivante soit elle ne l'est pas

et maintenant à l'ouvrage

tenez-moi ça (*il passe l'instrument au patient*). Vous fermez le circuit avec votre paume. Autrement dit, c'est vous qui le créez. On a tous des notions de base sur l'électricité, vous avez forcément fait physique à l'école, je ne vais pas vous expliquer ce qui va de soi.

Je pose l'extrémité sur votre dent. Vous, vous tenez, sans lâcher. J'augmente l'intensité du courant. N'ayez pas peur, ce n'est pas parce que vous me voyez avec une blouse toute propre et un masque chirurgical ou que cet instrument est issu de la dernière technologie que c'est compliqué. Au contraire. C'est simple. Je répète. Vous le tenez dans la main. Le circuit se ferme. J'augmente l'intensité. Dès que vous sentez la douleur, vous devez immédiatement lâcher l'instrument. Ça dépendra de vous que vous ayez mal ou non. Retirez la main d'un coup sec et le circuit est coupé. Ah, un petit détail qu'il vous faut avoir en tête et sous la dent. Tâchez de retirer la main quand la douleur atteint la même intensité. À chaque dent. À peu près la même. Dans la mesure où vous pouvez l'évaluer. Nous ne sommes que des hommes après tout. Mais c'est important que je fasse bien mon travail. C'est vous qui allez déterminer quand vous avez mal ou non. Pas votre dent. Donc ne retirez pas la main de la même façon si la douleur est insupportable et si elle est quasi insensible. Sinon comment voulez-vous que je comprenne ce qu'il se passe dans votre bouche ? J'ai besoin que les grandeurs comparées soient exactes. Moi j'augmente continûment le courant et vous dès que vous avez mal, seulement alors, vous retirez la main. Tout de suite. Et moi je noterai où vous avez mal, à quel degré d'intensité

la science de la pourriture a progressé

c'est le détail une fois de plus qui fait avancer les choses

c'est connu

mais il ne faut pas oublier que
notre instrument c'est le vécu subjectif de la douleur. Qui nous donne des réponses
claires. Pas ça (*il montre l'instrument*). La douleur fait mal. Et pas ce truc-là, bien sûr.
Notre instrument vous aide à mieux vous exprimer. À saisir ce qu'il se passe dans votre
bouche
et tout cela repose sur un principe simple, rudimentaire
le courant ne passe pas, vous n'avez pas mal. Le courant passe, vous avez mal
je n'envoie pas de courant, vous n'avez pas mal. Je vous envoie du courant, vous avez
mal
mon travail me plaît. Il me comble
et je vais vous confier un petit secret professionnel. Ne m'appellez pas trop fort
chirurgien-dentiste, ça n'est pas notre appellation officielle, c'est endodontologue, mais
moi je préfère la façon dont vous m'appellez, parce que le *logos* n'a rien à voir là-dedans,
je ne soigne pas avec des mots mais avec une piqûre, c'est avec ça que je vous soulage
(*il montre l'instrument*)
mais ne conférons pas de pouvoirs magiques à un objet en métal comme si nous étions
les fidèles d'une tribu primitive. Avec ce truc vous ne pouvez pas me rouler. C'est tout.
Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, pourquoi m'êtes-vous nécessaire, j'ai besoin de
vous pour confirmer la valeur de ma science, comprenez-moi, il doit être tout à fait clair
qu'ici
vous ne pouvez pas vous tromper. Parce que votre douleur est authentique. Vous avez
mal ou vous n'avez pas mal. Elle est vivante ou elle est morte. Votre dent
prêt ?

*Le patient s'évanouit. L'assistante ouvre un tiroir et en sort un flacon, dont elle fait
respirer le contenu au patient.*

2. La nounou

Dans l'entrée.

La nounou et la pianiste sont debout.

LA NOUNOU. — Je suis la nounou. Du bébé. C'est pour ça que je suis ici. C'est mon
travail. Vous aussi vous devez être ici pour le bébé. C'est ce qu'on attend de vous. Que
vous lui jouiez de la musique. Toutes les comptines qu'on connaît bien. Vous les lui
jouerez. Les anciennes comptines. Qui ont formé des générations et des générations.
C'est ça qui lui plaît. Au père du bébé. Mais il ne les veut pas en conserve. Il croit à la
force de l'art. Du grand art. Sans vouloir vous mettre dans une position difficile. Un
piano à queue. Noir. Qui brille. Énorme. De la meilleure marque. Une pianiste. Parmi les
meilleures. De nos jours on en trouve à pas cher. Sans vouloir vous offenser
il n'y a pas de honte dans l'art. Dans aucun art
je vous admire. Parce que vous jouez du piano
je suis comme ça depuis toute petite. J'admire ceux qui savent jouer du piano. Ça
remonte à l'époque où j'avais les jambes pleines de bleus parce que j'étais gamine et

que je tombais tout le temps. Quand je ne savais pas comment c'est d'avoir les cuisses blanches. À l'époque j'admirais ma cousine. À cinq ans elle jouait comme s'il n'y avait pas de lendemain. Tant d'émotion. Tant de talent pour la musique. Comme chez ce blond aux cheveux frisés. Elle était aussi bonne musicienne. Que ce comédien. Elle avait son talent. De Jerry. Jerry Lee Lewis. Vous en aurez entendu parler. La même dextérité. Vous avez vu le film ? Quand il grimpe sur le piano et joue avec les pieds ? Ça vous dit quelque chose ? Vous vous souvenez de la scène ? D'ailleurs il ne l'a pas fait qu'une fois. Il l'a fait plein de fois, de grimper sur le piano avec l'élan d'un singe affamé pour jouer avec les pieds. Je crois que tout le film veut nous dire ça. Qu'il pouvait jouer avec les pieds. Comme un phoque joue avec un ballon. Avec son nez. C'était tellement impressionnant. Je vous parle d'une chose comme ça. Ma cousine avait ce talent. J'étais jalouse de sa grâce, pourquoi ne pas l'avouer, et j'ai demandé à mes parents qu'ils m'inscrivent moi aussi au Conservatoire. Et ils y sont allés. Finalement ils l'ont fait. Même s'ils avaient de sérieux désaccords idéologiques avec ses méthodes. Qu'est-ce qu'ils pouvaient faire d'autre ? Depuis un mois je pleurais. Moi aussi je veux jouer du piano comme Natacha (*elle prononce le nom avec un fort accent étranger*), moi aussi ! Et ils m'ont inscrite. Au Conservatoire. Ils m'y ont même accompagnée. Là-bas, une dame grande et mince, avec les avec des cheveux courts comme un garçon, m'a fait passer un examen. Pour voir à quoi elle avait à faire. Mais moi. Ah, moi, moi. Rien qu'à effleurer les touches du piano j'avais les nerfs. Et pas moyen d'appuyer sur deux touches en même temps. Le doigt part dans un sens, l'ongle dans l'autre. Sans même parler de mettre les mains ensemble, alors là quelle catastrophe. Mais j'y suis retournée. Et ça a recommencé. Mes doigts traçaient leur propre route. Sans moi et malgré moi. Mais j'allais là. Je ne bougeais pas d'un poil, j'y suis retournée, moi, là. Au Conservatoire. Et les petits génies de quatre ans qui me bousculaient dans les escaliers tournants, larges et bien cirés du Conservatoire en riant aux éclats tout excités de m'avoir bousculée si maladroitement et qui ricanaient à me voir tourner sur moi-même. Mais j'ai insisté. Je n'allais pas abandonner sans combattre. Parce que quand je voyais Natacha je lui disais Moi aussi, Natacha, j'apprends le piano !

mais la troisième fois, on m'a renvoyée. C'était un autre temps. À l'époque dès tout petits on nous renvoyait. On leur convenait ou pas

la grande dame a convoqué mes parents et leur a demandé pourquoi je n'étudierais pas un autre instrument. Le tambourin, c'est ce qu'il lui faudrait. Ça serait parfait pour elle. Pour votre enfant, je veux dire. Et mes parents ont répondu. Mais qu'est-ce que vous croyez ? Pour qui nous prenez-vous ? Notre fille c'est quoi, d'après vous ? Et ils ont tellement appuyé sur le *d'après vous*, l'expression leur avait échappé et ils la trouvaient magnifique, que ça a résonné comme un feu d'artifice explosant sur le haut plafond du Conservatoire, et son écho parvenant à toutes les oreilles y a bourdonné sans fin, en instrument parfait mal accordé. Mais à la fin notre fille c'est quoi, d'après vous ? Une montreuse d'ours ? Une batteuse d'estrade ? Ils m'ont traînée dehors et nous sommes partis. Vexés, comme vous l'imaginez. Humiliés. Et moi j'ai éclaté en sanglots. Mais sur le chemin du retour, comme ça, pour réagir à ma peine, je me suis souvenue que j'avais vu autrefois quelqu'un jouer du tambourin. C'était sur la place, à la fête du village ou en rêve, je ne me souviens pas. Mais ce n'était pas un montreur d'ours. Et ça m'avait beaucoup plu, pourquoi pas le tambourin. Et je pleurais sans arrêt. Parce que mes parents cette fois-ci étaient inébranlables, le parfum de l'humiliation s'exhalait et leur montait au nez chaque fois qu'ils reprenaient un peu leur souffle en poursuivant leur

marche précipitée. Ils me tiraient par la main et moi j'étais mes pleurs pour qu'ils s'entendent jusqu'au bout du monde
jusqu'au Conservatoire, qu'ils aillent jusqu'au Conservatoire
(l'air un peu ému, elle essuie une larme)
mais l'ennui c'est que j'ai vite arrêté de pleurer. Leurs mains étaient plus fortes que ma voix. Et c'est comme ça que j'ai changé d'avis. Encore une fois. Je me suis dit que si j'apprenais le tambourin il y avait un risque sérieux que je finisse montreuse d'ours. Que je le veuille ou non. Puisque je saurais jouer de cet instrument, c'est ça que je deviendrais, c'est pour ça qu'on me paierait et où est-ce que j'allais trouver des ours ? Les ours ça va dans les bois. Mais moi je vivais en ville. Où en trouver ? J'étais gamine, je pensais comme ça. Par la suite, quand j'ai à nouveau changé d'avis, quand le verdict final me concernant ne faisait plus de doute, quand un peu plus grande j'ai compris que dans l'art il n'y a jamais de honte, c'était trop tard
le présent s'est appauvri et nous aussi. Inéluctablement. Terminé l'enseignement musical
on était pauvres et je ne pouvais plus devenir montreuse d'ours
les cirques avaient commencé à se faire rares
Ils ont perdu leur public
et les bois étaient loin de nos maisons
je veux que vous sachiez que j'ai la plus profonde estime pour ce que vous faites. Je pense vous l'avoir prouvé en vous disant ce que je viens de dire. Aurez-vous confiance en moi ?
voulez-vous me montrer vos mains s'il vous plaît ?

La pianiste tend ses mains vers la nounou.

LA NOUNOU — Ouvrez la main

La pianiste ouvre la main. La nounou ne la regarde pas, elle regarde son visage.

LA NOUNOU — Je regrette. D'avoir à vous le dire. Je regrette que vous ayez fait tout ce chemin pour rien. Mais ce que j'ai vu me suffit. Vous ne me convenez pas. Vous avez les doigts courts
les doigts courts écrasent le clavier, les doigts longs l'allègent
je ne sais pas si vous me comprenez. Même si vous êtes pianiste. Ce que nous voulons c'est les doigts de ce comédien blond, nous recherchons leur effet
auriez-vous une collègue à me recommander ? Avec de longs doigts ?

3. L'entraîneur

L'entrée de l'immeuble.

L'entraîneur est sur la nounou, qui est couchée sur le ventre sur un canapé très étroit. Il lui enduit le corps d'huiles essentielles.

L'ENTRAINEUR — Moi, je viens de la campagne. Si j'ai fait entraîneur, c'est pas que j'avais grandi sur un terrain avec du gazon moelleux où ta chaussure s'enfonce comme dans du velours. J'ai fait entraîneur parce que je savais saigner le cochon. Je suis un gars de la campagne. Tu comprends ce que ça veut dire ? Le maïs et le son, ça fait deux. Le son, on le donne à mâcher aux poules dans le poulailler, c'est ça qu'il leur faut, les restes. Le pop-corn, les ados boutonneux qui s'excitent au cinéma se le laissent fondre dans la bouche. L'ombre douce des feuilles de l'olivier et l'ombre du figuier, ça fait deux. Lui, je t'avertis qu'il empoisonne, si tu t'endors sur ses racines. Ton sommeil sera lourd, écrasant. Tu ne mangeras plus jamais de figues. Ni d'olives. Tu sais, toi, ce que dit le hibou tous les soirs ? Tu l'as entendu appeler son frère ? Hou-hou, hibou, caché dans un arbre il appelle son frère perdu¹, ça t'est arrivé de l'entendre, chaque fois que la nuit tombe, nous, on l'entend chez nous on dit On saigne l'cochon, et pas On le tranche. Parce que dans les moments difficiles, vous dites *trancher* c'est pas ça que tu criais ? hein ? tu criais quelque chose avec « trancher » et moi de t'entendre ça m'enflammait elle m'enflammait, la petite cousine lointaine de la ville, j'étais de la campagne, alors forcément ! tu me suis ou tu te prélasses ? ne te laisse pas avoir par le parfum de l'huile, ne te détends pas plus que nécessaire, petite cousine mais est-ce que tu es encore ma petite cousine après toutes ces années ? dis, maintenant qu'on s'est retrouvés, tu l'es toujours ? même si personne ne peut dire comment nous sommes parents, nous n'en savons rien si mon père et le tien sont mitoyens de sang ou pas d'ailleurs c'est qui ton père tu étais rousse et ronde, avec un visage tout blanc jamais touché par le soleil. Ne fais pas semblant d'avoir oublié et tu es venue au village pour Pâques. Tu te souviens très bien de moi. Même après toutes ces années. Tu es venue voir la fête de la Résurrection devant l'église. C'est ta première fois au village. Et les petits agneaux, ça alors, ils sont pas tout blancs, ils sont marron, maman ! Et les hirondelles, ça alors, elles sont pas grandes comme dans notre livre de lecture, elles sont petites comme des moineaux, papa ! Mon vieux, c'est-à-dire mon papa dans votre langage à vous, s'en va préparer l'agneau, ma petite cousine lui court derrière, tu fonces comme une folle pour faire une bonne action. Tu hurles sur le vieux pour défendre l'animal. « Ne le tranche pas ! Arrête, mon oncle ! Ne le tranche pas, le petit mouton ! » Ça te dit quelque chose, tout ça ? (*Humant le dos de la nounou*) Cette huile sent très bon, ou c'est moi, tellement je suis content qu'on soit tous les deux ? parce que je suis content à ma façon tu me rappelles mon village, alors forcément

¹ Allusion à un récit populaire sur le hibou petit-duc, en grec *guiònis* : il était une fois deux frères dont l'un tua l'autre ; depuis, le meurtrier, changé en oiseau de nuit, le pleure le mort et l'appelle en criant *guion, guion* [NdT].

tu me ramènes en arrière, à l'ancien temps, je n'en bougerai pas tant qu'on n'aura pas fini, pas si bête
le temps d'avant, quand on saignait le cochon
et nous, avec quel élan, quelle abnégation on le saignait
nous on se salissait les ongles avec le sang et vous vous étiez assis devant les couverts
que ma mère s'était dépêchée d'astiquer la veille au soir, et une nappe blanche en lin
qui sentait la lavande de ne pas avoir servi, prêts à manger l'agneau
quand est-ce que vous nous avez dit merci d'avoir saigné le cochon pour vous ?
quand ?
je te pose la question
alors maintenant laisse tomber les Ne le tranche pas, ne me regarde pas comme une
colombe effarouchée quand je te parle tout net, tes jambes se sont allongées, tu le
sais ?
tu fais toujours la petite fille ou tu as appris ce que ça veut dire, saigner ?
je te mets deux-trois gouttes sur les épaules ou tu crois que tu risquerais de glisser
quand on te tiendra ?
Je le saigne contre mon genou, on dit au village, et on aime ça
ne bouge pas, ne réagis pas, c'est vrai ce que je dis, nous on vient de la campagne et ça
s'entend quand on parle avec nos cousins
vous c'est différent
tu as déjà joué au ballon dans sur un terrain de village ? La nuit ? Sous une pluie
battante ? Sous une grêle plus forte que les coups de ballon que tu te prenais dans la
gueule ? Tu as senti l'odeur des terrains vides en terre nue dans mon village ? Derrière le
pont aux fantômes, cinquante mètres derrière la nationale ? Quand tu cries dans le noir
Hé, c'est *out*, elle est *out* foutu bordel de Vierge enceinte je t'encule à sec et qu'on
t'entend pas. Parce que les klaxons des camions de la nationale beuglaient, ces connards
klaxonnaient à l'instant décisif. Et le jeu continuait. Putain je devrais vraiment t'enculer
à sec sale connard, tu me le dis à moi que le jeu continue ? Tu veux que je t'encule ?

La nounou bombe les fesses.

4. L'athlète

Dans les gradins vides.

L'athlète est assis. Face à lui, un gradin plus bas, dos au public, est assis l'athlète anonyme.

L'ATHLETE. — Imagine un entraîneur de série B, peu importe le film, suffit que ce soit un coach sorti d'une bobine poussiéreuse, d'une pellicule périmée. Gros. Pas très. Juste assez pour que son déclin se voie. Les bières et les grillades des *barbecues* lui collent au ventre. Il porte une casquette de baseball et même s'il est entraîneur pour un autre sport ça n'a aucune importance, il porte ce genre de couvre-chef et il a un rire tonitruant. Quand il rit ses yeux se ferment légèrement, ses joues lui compressent le regard, il a presque l'air méchant quand ses yeux se ferment quand il rit

regarde-le à l'œuvre

c'est exactement le même regard qui s'assombrit d'un coup, qui devient brusquement mélancolique, quand il va dire une vérité amère tirée de l'arène de la vie à l'athlète qui le regarde continuellement comme s'il ne comprenait rien à rien. Qui par moments réagit, et même violemment, Dieu lui pardonne, à ce que lui dit son entraîneur mais au fond, au-dedans de lui, dans ses tréfonds secrets, dans ses couilles, il sait que son entraîneur a toujours raison et qu'il sera toujours à ses côtés quoi qu'il arrive, il sera là solide comme un chêne tout le temps qu'il faudra, ça l'entraîneur le lui rappelle constamment, il est là justement pour ça

et maintenant passons directement à l'instant crucial de leur rencontre

un peu avant le grand combat. Juste quelques secondes avant

imagine d'abord le terrain, le stade plein à craquer. Un ring si tu veux, ou autre chose, n'importe quoi, aucune importance, faut t'y faire à la fin, de toute façon il n'est pas question de sport et nous le savons très bien, nous parlons de tout autre chose que de compétition bien élevée

la grandeur terrifiante de l'instant qui va suivre est bien au-delà de tout ça, restons-en là

à l'instant qui précède le combat initial

un peu avant que n'entre sur le ring le petit athlète, observe bien son élan, sa confiance en lui a épaté son entraîneur, le compagnon infatigable des bons et des mauvais jours, des blessures et des sauts impressionnants, il lui tape trois fois dans le dos, paume ouverte, peut-être même qu'il lui fait un clin d'œil, ne crains pas que ça banalise cet instant, n'aie pas peur, un instant comme celui-là ne sera jamais rabaissé par ce genre de choses, il lui tape dans le dos, trois fois j'ai dit, peut-être que j'ai exagéré sans m'en rendre compte pour te faire comprendre le geste, il lui tape deux fois dans le dos en lui disant la bouche en biais l'air mi-tendre, mi-méchant, mi-brusque, mi-doux comme la caresse d'une brosse sur un corps lisse, en tout cas il lui dit dans sa langue, ça c'est sûr, en baissant un petit peu la tête, légèrement tourné et penché vers lui il chuchote

Hey, kid, you are on your own now!

et là c'est le choc, il ne sera donc pas toujours à ses côtés ? la nuit d'avant encore il lui disait le contraire, voilà que ça se renverse, l'instant qu'ils attendaient tous les deux c'est maintenant

pendant quelques secondes ils se lancent des regards assassins, dans les yeux bien sûr où sinon, et le temps se fige car maintenant ont commencé sans retour les vrais combats et les coups de poing et de pied que va se prendre sur le ring le jeune boxeur, le sang qui coulera de ses dents fracassées et qui lui sortira des oreilles, tout sera à lui. À partir de maintenant, il est seul

les connards

l'entraîneur a fait ce qu'il devait. Il lui a tapé dans le dos

à ce connard

lui, ça y est, il a fait ce qu'il avait à faire. Il ne lui a pas seulement montré à affronter les coups de pied, les coups de poing, les plaies

il lui a appris à passer des tests dans des stades couverts, sur des parquets de foot avec des néons énormes au-dessus de lui, pendant les nuits d'hiver où la pluie tombait sans arrêt même si le stade était couvert, nuits interminables où la pluie lui plaquait les cheveux en mèches dégoûtantes, il lui a appris tout ce qu'il savait. Et avec ses amis, les vieux de la vieille, les week-ends dans les *barbecues*, il raconte, en se tenant le ventre à force de rire et en se comprimant les côtes pour les faire tenir dans sa chemise un peu moderne, un peu

jeune, il raconte des moments, des instantanés de gloire exceptionnels dans sa carrière d'entraîneur. À l'instant où il rote, son ancien poulain est tombé à terre et s'oublie quelques secondes, il est dans un pré maintenant, il s'oublie et voit des rivières de coquelicots couler de sa bouche, il est loin maintenant, et sur les champs fleuris de pourpre il se couche épuisé

regarde le visage déformé de l'athlète tombé à terre

crois-tu qu'il exagère sa souffrance ?

parce que les grimaces de douleur qu'il faisait tout à l'heure pour qu'on l'admire sont exagérées ?

il est affalé sur le sol

mais, voilà, maintenant les bonnes choses arrivent, c'est obligé que je te parle aussi de ça, il se passe un truc, là. Précisément là, sur le sol, il se passe un miracle. Pour un petit moment, quelques secondes, l'espace d'un instant, juste un, il oublie les milliers de regards des supporters entassés les uns sur les autres qui se frottent les mains devant sa défaite et cherchent sur son visage des signes de désespoir histoire de se faire un peu plaisir après la fatigue de la journée

l'athlète effondré s'oublie, loin des regards haineux des supporters qui lui hurlent de se lever parce que son sang ne les a pas encore éclaboussés, il n'y en avait pas assez pour arriver jusqu'à leur bouche, pour la remplir et la leur fermer, il n'en a pas arrosé leurs mâchoires qui s'ouvrent et se referment en lui enjoignant de continuer à tomber

il oublie qu'il doit retourner tout de suite au combat, sinon le temps sera écoulé et il sera vaincu pour toujours. Il se souvient seulement du sourire réconfortant de son vieux compagnon et il exulte. C'est ça le miracle, c'est ici que c'est beau, cette façon dont il oublie les autres. Leurs regards. Et il se souvient seulement de lui. Et il retourne en arrière pour le retrouver. Son vieil entraîneur bien-aimé, il veut le rencontrer à nouveau, sur le ring, encore une fois

le connard

les fantasmes de ce genre ont une fin

le drame aussi a une fin malgré nos efforts méritoires pour le faire durer toujours

maintenant regarde-moi

exemple vivant de sa transgression

il a oublié son entraîneur, même lui, surtout lui, sors-le toi de la tête, nous nous sommes suffisamment occupés de lui, mais je ne pouvais pas te parler de nous sans son ombre d'avant, regarde-moi maintenant, le sujet c'est nous, les athlètes

tu as vraiment compris ce que ça veut dire, être athlète ?

athlète, c'est perdre tout le temps un peu de soi-même devant tout le monde, c'est ça que ça veut dire. Devant tout le monde, c'est ce qui fait la différence dans la défaite. Et lutter pour trouver des adversaires dignes de cette défaite. Mais ne crois pas que c'est difficile, ce n'est pas impossible, pas du tout, de perdre tout le temps un peu de soi-même, c'est ce qu'il y a de plus facile, la difficulté, elle est ailleurs, même si c'est ce qu'il y a de plus difficile à supporter

regarde comme en disant tout ça je suis content, et ce n'est pas seulement parce que moi aussi j'aime les belles phrases, mon entraîneur m'a collé pour de bon cette habitude, il y a une autre raison qui fait que je me sens bien quand je me rappelle mes débuts, et la difficulté est là, il faut ne rien vouloir que les coups de poing, ne pas rêver qu'on est en train de se rouler par terre, alors on est arrivé là où on doit être

observe-moi

moi, je suis un athlète. Un champion. Je ne rêve que de victoires. Pas de sang. Ma jambe. Regarde-la. Ses muscles. Mon bras. Ses muscles. Mon dos. Maintenant je suis concentré tout entier. Tâte mon corps avec attention. Le corps de l'athlète. Avec toutes ses fonctions spécialisées. Des jambes à haute résistance. La répartition de ses performances. Des bras puissants. La division de la responsabilité
corps d'athlète
corps inquiet
c'est moi
mon anatomie c'est mon destin
maintenant tu sais à quoi tu as affaire. Si tu deviens pareil à moi
tu seras le corps. Et le reste de ta personnalité fabriquera ton mythe. Mais c'est ton corps qui le garantira. Ou qui le trahira
tu veux toujours devenir champion ?
dès que sera parti le coup de pistolet qui te fera courir comme un dératé, tu ne pourras plus revenir en arrière, même pour sauver ta vie
tu veux toujours ?
maintenant tu sais contre qui tu dois lutter
tu as compris de quel bois nous sommes faits nous tous qui sommes sur ce terrain

L'athlète donne deux tapes dans le dos de l'homme en combinaison.

5. Lèla et son travail

Dans la chambre d'hôtel.

La manucure est assise sur un tabouret bas et l'ex-entraîneur sur une chaise, une jambe reposant sur la cuisse de la manucure. La manucure lui tient le pied ; avec une paire de petits ciseaux, elle coupe les peaux des ongles, puis elle les lime. Pendant un temps assez long, elle continue à les limer sans le regarder.

L'EX-ENTRAINEUR — Ça te plaît ici ?

LA MANUCURE — Pas du tout

L'EX-ENTRAINEUR — Je te comprends

c'est un hôtel pourri. Les rideaux n'ont pas été lavés depuis le jour où on les a accrochés sur des tringles branlantes, ça sent la pisse de souris malade, des blattes anéanties se frottent la chatte dans les coins et le sperme jeté à la va-vite par des corps avachis traîne sur le dos des draps. La crasse du lieu, c'est son histoire, pour te le résumer encore plus poétiquement

parce que dans mes veines coule un sang poétique même si ça ne se voit pas du premier coup, quand je me couchais dans les ravines j'écoutais l'eau vive de la rivière et le chant des oiseaux, enfant déjà j'ai appris la mélodie contraint et forcé

je suis client de cet hôtel depuis des années. On sera très bien dans cette ambiance raffinée. Je t'ai traînée tellement de fois dans cette chambre crasseuse
tu viendras toujours me soigner ici ?

LA MANUCURE — Je vais où on me dit

L'EX-ENTRAINEUR — Et tu fais bien. Parce que mon chez moi, oublie, je ne le gaspille pas pour mes moments privés. J'ai un comportement d'homme célèbre, même si je n'ai jamais été qu'une ombre
ça te gêne ?

LA MANUCURE — Que ça me gêne ou pas, c'est pas votre problème

L'EX-ENTRAINEUR — Tu sais ce que ça fait d'être une ombre ?

LA MANUCURE — Ne bougez pas, je vais vous couper

L'EX-ENTRAINEUR — Non, docteur, tu ne sais pas. Parce que de tes petits bras avachis il coule de la cervelle ramollie, toi tu n'as pas eu besoin de te glisser entre les gens pour leur faire de l'ombre

LA MANUCURE — Si vous bougez tout le temps je vais vous couper et ça sera pas ma faute

L'EX-ENTRAINEUR — J'ai été un entraîneur exceptionnel à l'heure de sa gloire
J'étais le parasol qui le rafraîchissait, à ses côtés en plein soleil, j'étais là dans la peine, toujours auprès de lui dans ses défaites, prêt à le soutenir quand il était perdu, c'est moi que le soleil aveuglait, sur moi qu'étaient fichés les pieux pour m'empêcher de tomber quand le vent soufflait fort, à moi les tâches impossibles, pas à lui

LA MANUCURE — Je les lime rond ou droit ?

L'EX-ENTRAINEUR — Fais ce qui est le mieux d'après toi, docteur, je te confie mes ongles

LA MANUCURE — Ne m'appellez pas docteur. Ne m'appellez plus jamais docteur

L'EX-ENTRAINEUR — Et pourquoi pas ?

LA MANUCURE — Je ne suis pas docteur

L'EX-ENTRAINEUR — Ah bon ?

LA MANUCURE — Non

L'EX-ENTRAINEUR — Alors tu es quoi ?

LA MANUCURE — Manucure

L'EX-ENTRAINEUR — C'est pas pour les mains, ça ?

LA MANUCURE — Alors je suis manucure en plus d'être pédicure

L'EX-ENTRAINEUR — Pourquoi tu te fâches ? Ton visage est devenu méchant, il n'est plus joyeux comme quand tu es arrivée, maintenant tu as le même visage que quand tu pars d'ici, tes yeux sont pleins de colère, pourquoi ?

LA MANUCURE — Parce que je vous lime les cals. Et je n'avais pas le visage réjoui en arrivant

L'EX-ENTRAINEUR — On te paie

LA MANUCURE — Pas assez

L'EX-ENTRAINEUR — Je te donne beaucoup

LA MANUCURE — Ça ne me suffit pas

L'EX-ENTRAINEUR — Mais tu fais quoi avec l'argent que tu gagnes ?

LA MANUCURE — J'entasse

L'EX-ENTRAINEUR — Tu as un autre travail, y a pas qu'ici qu'on te paie. Tu dois avoir amassé pas mal

LA MANUCURE — L'argent que je gagne ne me suffit pas pour vivre

L'EX-ENTRAINEUR — Un docteur comme toi ? Tu exagères

LA MANUCURE — Je ne suis pas docteur

L'EX-ENTRAINEUR — Ça, je peux pas m'y faire

LA MANUCURE — Désolée. Mais non. Une seconde

Elle se frotte les mains.

Attendez un petit peu Je ne sens plus mes mains

L'EX-ENTRAINEUR — C'est une tendinite. Légère. Tu as mal, c'est ça, comme une douleur ici qui ne s'en va pas ?

Il lui montre l'endroit sur sa main.

LA MANUCURE — Elles sont engourdies. Je ne les sens plus. Depuis ce matin je n'ai pas arrêté une seconde.

Attendez. Le temps qu'elles se dégourdissent.

L'EX-ENTRAINEUR — Y en a pas pour longtemps

LA MANUCURE — C'est passé

L'EX-ENTRAINEUR — C'est comme ça ces trucs-là, je le savais, donc je n'étais pas inquiet pour toi. T'as vu comme j'ai compris tout de suite ton problème ? J'étais un très bon entraîneur

LA MANUCURE — Je veux bien le croire

L'EX-ENTRAINEUR. — Tu ne me demandes pas quel genre d'entraîneur j'étais ? Pour quelle discipline ? Tu n'as pas envie de le savoir ?

LA MANUCURE — Pas très

L'EX-ENTRAINEUR — Tu ne brûles pas de le savoir ?

LA MANUCURE — Ça ? Non

L'EX-ENTRAINEUR — D'accord, docteur, alors je te le dirai quand on se connaîtra mieux

LA MANUCURE. — Ne m'appellez pas docteur

Elle continue à lui limer les ongles.

L'EX-ENTRAINEUR — Oui mais dans ton pays ? Avant ? T'étais pas docteur ? T'as pas une douzaine de diplômes encadrés sur un mur ? Je sais qui tu es, tu n'es pas de chez nous. Même si tu ne l'as pas dit en arrivant, même si tu ne l'admets pas. Alors. Avant de venir te réfugier ici, t'étais pas docteur ?

LA MANUCURE — Pas du tout

L'ex-entraîneur retire sa jambe.

L'EX-ENTRAINEUR — Fais un peu attention. Tu m'as écorché. Tu n'es pas concentrée

LA MANUCURE — Vous me parlez sans arrêt. Et moi il faut en plus que je réponde

L'EX-ENTRAINEUR — Tu es sûre que tu ne caches pas tes titres de médecin sous ton aisselle ?

LA MANUCURE — J'ai vingt-cinq ans

L'EX-ENTRAINEUR — Alors qu'est-ce que tu étais avant de venir ici ?

LA MANUCURE — Manucure

L'EX-ENTRAINEUR — Là-bas aussi ? C'est pas possible.

LA MANUCURE — Là-bas aussi. Désolée

6. Encore le travail

Au cabinet dentaire

Le patient est assis dans le fauteuil dos au public, l'endodontiste d'un côté, debout ; de l'autre, son assistante. L'endodontiste sort un instrument de la bouche du patient.

L'ENDODONTISTE. — Crachez

Le patient crache sans s'arrêter pendant un certain temps. L'assistante lui essuie la bouche avec un mouchoir en papier.

7. Nostalgie des années de l'innocence

Sur le terrain planté de gazon.

L'ATHLETE — Elle dure combien, ta pause ?

LELA — Pas beaucoup

L'ATHLETE — Tu crois qu'on a le temps de s'en payer un vite fait ?

LELA — Oui

L'ATHLETE — On y va

LELA — Tu te rappelles les chansons du Jour de l'An ?

L'ATHLETE — Et l'eau qu'on buvait, morts de soif, quand on avait joué trois heures ?

LELA — Et les abricots qui dégorgeaient, on les avait volés à la maison du coin de la rue, qui dégorgeaient de nos poches ?

L'ATHLETE — Quand on jouait à cache-cache dès que le soir tombait et qu'on criait *Coucou, je t'ai eu ! ?*

LELA — Et la fois où tu m'as donné ta blouse et où tu es resté tout nu, parce que la mienne s'était déchirée ?

L'ATHLETE — Et la fois où on a failli se faire écraser par un camion parce qu'on jouait à colin-maillard sur la grand route ?

LELA — Et quand on a fumé notre première clope sur un banc et il n’y avait pas de café et on était sur la place et la vieille au chapeau nous a crié Honte à vous ?

L’ATHLETE — Et quand on voyait passer le type dont on disait qu’il s’était pris une balle dans la tête à la guerre et depuis il marchait comme un robot et on crachait tout autour de nous en criant Le père fouettard, Le père fouettard et tout de suite après on éclatait de rire ?

LELA — Je dois retourner au travail

L’heure est passée. Avant de venir ici je suis allée chez des gens, pour une annonce. Pour trouver un troisième travail. J’ai déjà mordu sur ma pause, ils cherchent un pianiste, je ne leur conviens pas et maintenant je dois retourner à mon poste

L’ATHLETE — Et moi à mon tournage

LELA — Tu touches combien cette fois ?

L’ATHLETE — Je vais te dire, parce que tu es ma plus vieille amie. Mais motus, hein ? Je ne le dis qu’à toi. Bouche cousue. Je ne veux pas que tout le monde sache combien je touche à chaque fois que je fais un sourire de travers à la caméra

LELA — Et toi tu es mon seul ami. C’est pour ça que je te parle encore même si. Même si toi tu gagnes un tas d’argent et moi pas.

8. Test de vitalité

Au cabinet dentaire.

L’endodontiste sort une seringue de la bouche du patient.

L’ENDODONTISTE — Votre bouche est engourdie ? Vous ne la sentez plus ? *(Il prend un instrument et se met à taper très fort sur une dent.)* Vous ne sentez pas de douleur, on est bien d’accord ?

Le patient pousse un hurlement.

L’ASSISTANTE — Vous êtes trop pressé, Docteur. Vous venez juste de lui faire la piqûre.

L’ENDODONTISTE — *(Au patient)* C’est pour ça que je la paie cher. En ces temps de misère. C’est la meilleure. Mon bras droit. Cette expression, elle en est le parfait exemple. Sans elle je ne suis rien

9. La roulette

Au cabinet dentaire.

L'endodontiste passe la roulette sur une dent du patient. Le patient lève un bras, puis les deux ; il se met à les agiter vigoureusement, paniqué.

L'ASSISTANTE — Docteur, il bouge les bras. Arrêtez. Vous lui avez dit, à cet homme, à ce patient, qui se trouve maintenant devant vous en position d'asservissement, vous lui avez promis, s'il avait très mal, parce qu'il ne peut pas parler, il a la bouche ouverte mais parler, non, il ne peut pas, vous lui avez dit, je vous le rappelle une fois encore, de lever le bras s'il avait très mal et que vous arrêteriez de le faire souffrir

L'ENDODONTISTE — Je me suis encore laissé emporter par l'instant

Il enlève la roulette de la bouche du patient.

10. La première dent

Au cabinet dentaire.

L'endodontiste se repose dans le fauteuil du patient. La nounou est debout au-dessus de lui. Elle tient un bébé dans les bras.

L'ENDODONTISTE — Pourquoi le bébé pleure ?

LA NOUNOU — Il a une dent qui perce, pauv' chou

L'ENDODONTISTE — Je ne m'occupe pas des nourrissons

LA NOUNOU — Mais c'est normal, non ?
Faut pas qu'on fasse quelque chose ?

L'ENDODONTISTE — Patience
jusqu'à ce qu'on ait besoin d'intervenir. Quand il aura grandi et que celle qui est en train de sortir sera gâtée. J'espère, je veux croire, dans votre intérêt, pour votre bien, que vous n'êtes pas venue jusqu'ici pour m'annoncer l'arrivée de sa dent
pas juste pour ça

LA NOUNOU — Je ne vous trouvais pas. J'ai même téléphoné. Ici. Au cabinet. Vous ne répondiez pas. Votre assistante non plus. Elle n'est pas là ? J'aimerais faire un jour sa connaissance

L'ENDODONTISTE — Vous êtes venue pour faire la connaissance de mon assistante ? Vous ne croyez pas que ma position me permet d'avoir une assistante ? Pour vous, je ne n'ai pas l'air d'un homme qui a sous ses ordres de nombreux employés ?

LA NOUNOU — Si, vous avez de l'envergure